

Benoit Mikel

Vers la littérature du futur ou la rythmique des mots



Benoit Mikel

Vers la littérature du futur
Ou la rythmique des mots

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4115-7

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

« Bonjour, laissez-moi vous serrer la main »

« Faites, le matin est gai et l'espoir est là, tout remuant et frétilant »

« Une étoile magique est là qui nous enveloppe, est là qui nous entoure, est là qui nous titille et sa silhouette rageuse étouffe notre conversation, du moins celle qui s'annonçait »

« Soit entamons tout de même cette discussion : cette vague paisible qui ne fait pas de bruit de ressac assourdissant ne semble-t-elle-pas, selon vous, être issue d'un paradis qu'on a constitué pour jouer et jouer sans cesse ? »

« Certes, il y a dans cette vague comme un miroir des âmes, alors scrutons ces dernières de ce pas et tentons de percer les phrases amoureuses qui se glissent en elles du matin jusqu'au soir, dans les soleils flagorneurs et riches d'apprêts plus que joyeux »

« Dans les âmes que j'observe (le plus souvent vers trois heures de l'après-midi), je vois un mouvement incessant qui, de brume en brume, va s'éclaircissant et s'embellissant, et puis de tièdes paroles font mariner les atermoiements ennuyeux des grommèlements en tout genre. Les âmes ensuite ont

envie de s'endormir dans le silence et le pleur presque timide de raison et vierge de passion »

« Mon dieu, moi, lorsque je scrute les âmes (plutôt vers neuf heures du matin, un peu avant la pause café), je constate que les gens s'offrent entre eux comme deux charbons ardents qui courent et courent sans jamais faire d'arrêts, il y'a dans ces âmes, je puis vous l'assurer, des questionnements insoupçonnés et incroyables, bluffants et pourtant très clairs : elles disent des aveux qu'on n'oserait pas révéler à son amoureux(se) la nuit »

« Parfois aussi ne trouvez-vous pas que ces âmes sont plus que coureuses, et plutôt voleuses, voleuses dans le ciel mais aussi voleuses de sentiments et d'espoirs ? »

« Il va de soi qu'on a jamais vraiment fini de bien scruter une âme, et n'oublions pas celles qui sont anxieuses et mornes, nerveuses et coléreuses »

« Celles-ci sont sans aucun doute les âmes tristes du quotidien sans paroles : en elles vit la vie comme meurt la mort, espère l'espérance comme croit la croyance, mais nous entrons là comme dans un tombeau de l'épouvante, tombeau qui fait de la santé et du travail l'essentiel de son ouvrage »

« Ces âmes sont tristes, et l'enfant nage en elles, foulant au pied la liberté et les élans fébriles des voleurs, je veux parler des vrais voleurs des airs, ces oiseaux humains qui font de leur fierté un chemin à suivre et une conquête à atteindre, cela en dépit des jours de maladie, de pensées angoissantes et d'idées démesurées sur la mort, ce qu'elle est, ce qu'elle dévoile et ce qu'elle inscrit en nous »

« Oui, Montaigne disait de la Mort que « c'est folie que de n'y penser point », vivre sans y penser est

une maladresse qui vous conduit dans les pires écueils.

« Fi des maladresses humaines, tant individuelles que collectives : il est tant de romancer l'inromançable »

« Faites »

« Bon alors je me lance »

Lucas marchait dans le désordre tentaculaire de la ville. Celle-ci lui paraissait être engloutie dans un aquarium géant, une fosse ou une canalisation souterraine. Puis, lorsque par hasard il arpentait le pont de son quartier, il s'arrêtait au milieu et songeait, et rêvait : de derrière l'immeuble qu'il voyait au bout du fleuve qui s'ondulait, une fumée insignifiante attirait son attention. Dans ses songes éveillés, il s'imaginait à plaisir que cette fumée s'épaississait et se répandait dans tout son cercle de vision jusqu'à effleurer les piliers des ponts, du dernier qu'il voyait, là-bas au fond non loin de l'immeuble d'où partait la fumée jusqu'au pont où il était posté. Des notes s'élevaient, puissantes et comme enroulées l'une sur l'autre pour danser un ballet des sphères, elles sortaient de la fumée et étaient les seules à pouvoir se détacher de l'immense brouillard qui atteignait maintenant tout le destin de la ville. Du dernier pont au premier, les notes couraient et se déployaient dans un large mouvement qu'on aurait pu qualifier d'angélique tant il mimait un paradis, effleurant là les murs qu'on entendait chanter, ici les toits qu'on voyait rougir de mille flammes féroces, plus loin, les notes se collaient aux rideaux des maisons, transformant ceux-ci en torches qui brillaient et étendaient leurs lumières d'une maison à l'autre, les notes s'entretenaient entre elles et créaient le décor

qui leur semblait le plus approprié pour éblouir le spectateur qui, placé par chance au bon endroit, c'est-à-dire là où se dressait Lucas dans l'infini soirée citadine, pouvait contempler autant qu'affronter le spectacle ainsi créé. Maintenant et au loin dans l'abîme où se sentait Lucas, il n'y avait plus que féeries et retouches spectaculaires, tout était tricoté, des étoiles sur les lampadaires, une chute d'eau devant la façade des écluses, des tapis d'orient sur la voûte des paysages et qui, se déployant dans l'atmosphère, essaïmaient comme une troupe vagabonde, humaine ou inhumaine, mais prête à aller dans l'au-delà mortifère ou au contraire rassérénant, peu importe puisque les lampadaires désormais se détachaient du sol et dansaient autour des quais, remplissant d'intenses couleurs jaunes et blanches l'eau qui dormait devant celle qui bougeait, à savoir la chute d'eau toujours éclatante et étalant son prestige à grands renforts d'écumes tourbillonnantes des maisons au ciel, de l'horizon au pont et des deux cotés des quais, jeu de ping-pong bien étrange.

« Lucas a des visions d'ivrogne »

« Oui mais elles évolueront avec le temps »

« Espérons car je suis circonspect devant une telle myriade de rêveries sans véritable cohérence »

« Je vous le dit et croyez-moi : laissons le temps au temps ! »

« Ça mord ? »

« Non, toujours rien »

« C'est à désespérer, pas un poisson pour remuer et frétiller au bout de cet hameçon veuf et taciturne »

« Ah mais tenez ! N'est-ce-pas un esturgeon qu'il y a là-bas ? »

« Oui, il semble gras et gros, mazette, jetez des appâts »

« Des appâts qui marchent ou des appâts qui dorment ? »

« Ils marcheront si vous les jetez au large là-bas tout là-bas cependant qu'ils dormiront si vous les laissez dans ce seau posé ici »

« Soit mais l'esturgeon ? »

« L'esturgeon est un être comme les autres, il faut le respecter intensément et comme il se doit : tenez, piquez-lui de quelques mots, il vous répondra à sa manière »

« Esturgeon, je vous trouve noble et royal, costaud et fier »

« Voyez soudain comme il rougit »

« Mon dieu, regardez, il se met aussi en quatre pour nous plaire, le voilà qui danse avec sa queue à la

surface de l'eau, entraînant avec lui ses enfants esturgeaux »

« Quel spectacle, tout d'un coup et même si nous ne pêchons aucun poisson, nous nous ennuyons quand même moins : tenez, regardez l'esturgelle (la femme de l'esturgeon) apparaît. Quelle belle robe la pare ! »

« Tout ça m'a crevé : rentrons »

« Moi aussi, remballons le matériel et partons, nous reviendrons demain dans l'aube silencieuse »

Ainsi Greg et Phil repartirent en prenant la grotte de Donden. Ils prirent leur vélo et partirent dans le vent impénitent qui s'énervait après eux. Greg, sentant fort ce dernier ne trouva rien de mieux à faire que d'agiter ses bras partout pour se réchauffer, cependant que Phil allumait une cigarette et l'enfonçait aux endroits les plus congelés de sa personne, car, mine de rien, il faisait de plus en plus froid. Bientôt, la neige apparut et des boules leur furent lancées à la face par des galopins cachés dans les bas-côtés de la route. Alors Greg, dans un grand mouvement de rotation qui frisait le contorsionniste qu'il n'était pas, sorti sa cagoule et s'en vêti avec hâte. Phil gratta une allumette et se brûla les cheveux pour ne pas sentir le froid lui glacer le crâne. Un arbre s'effondra bientôt et leur barra le passage. Alors Greg et Phil, courageusement et sans peur, s'enfoncèrent dans la forêt où ils construisirent une fort belle cabane qui jouxtait un agréable pré. Là ils dormirent, Greg bien protégé dans ses habits très chauds, Phil bien brûlé au troisième degré partout sur son corps et désormais chauve avec des trous gros comme des cratères de lune sur le crâne.

Nick ne s'attendait pas à sortir aussi tôt de la forêt aux grands et longs sapins. Lorsque le crépuscule affleura ses épaules, il s'évanouit doucement dans les herbes et les grandes tiges jaunes qui parsemaient le décor de Champagne qui était sa région de cœur et d'amour. Les forêts de la nature Champenoise sont uniques : elles murmurent et ne disent les mots que de manière timide, presque en rougissant sans venir troubler la fraîcheur des lieux, bien sûr Nick lui aurait bien tordu le coup, à cette campagne aussi aimée que maudite, car lorsque le rouge du crépuscule enflammait l'horizon, il lui semblait que ce dernier accouchait de son propre sang. Et dans ce rouge qui vivait comme lave de volcan et piaffait comme les oiseaux qu'on voyait s'envoler au loin, il ne sentait pas que des fantômes et des innocents rôdaient aux alentours, il ne sentait pas non plus les inquiétudes que suggéraient parfois le son et la voix des animaux, si effrayants lorsque le soir venait les énerver alors qu'ils ne cherchaient que quiétude et chaleur d'un chez-eux. Si bien que Nick pressentait vivement la fin. Il aurait voulu trouver quelque part un sac de couchage+une couverture chauffante+un thermostat+de la viande mais déjà des gouttes et une brume venant de l'est perçaient le ciel. Nick commençait à geler et ses membres lui paraissaient pétrifiés, glacés. Alors il

implora : « Zut Ô toi l'éternel ! Zut O toi le Malin ! Le zénith du couchant, je le vois et s'il y'a bien une chose que je vomis en cette vie, c'est bien ce zénith là. Et toi pourtant tu me l'amènes et me le ramènes et me le dépose. Mais je voulais simplement un sac de couchage plus une couverture chauffante plus un thermostat (avec du thé chaud) plus de la viande ! Malotru Ô toi l'éternel ! Malotru Ô toi le Malin. Qui a fait le crépuscule si saignant ? Moi c'est la viande que je veux saignante et non le crépuscule car vois-tu : j'ai faim ! Faim ! Faim ! ». Nick apostropha encore longtemps l'inhumaine nature mais celle-ci évoluait contre lui de manière inéluctable. Elle apportait son crépuscule glacé et rouge comme le charbon dont les braises soufflent encore, elle enfantait ses sapins qui bientôt gagnaient la lande à la vitesse de chevaux au galop, des sapins au milieu desquelles Nick se perdait et se cognait. Cette scène rendait notre héros de plus en plus pitoyable. Il offrit à un ruisseau ses mains pour se désaltérer mais celui-ci se glaça sous l'effet du climat Champenois froid, sec, avec le saisissement des membres qu'on peut imaginer à la victime d'une pareille situation. Bientôt les herbes s'avançaient vers Nick en s'agrandissant. Elles se transformèrent en couteaux aiguisés comme du laguiole de première qualité et vinrent trancher la tête de Nick.

Ouvrant les yeux en criant dans un spasme fébrile, un homme se réveilla sous les secousses de Pat' le bûcheron qui habitait une ferme non loin de là. « Mais que faites vous ici, allongé dans l'herbe ? Pourquoi êtes-vous seul ? Cet endroit est dangereux, et de plus vous dormez sur une prairie qui appartient au père Cochere. S'il vous trouve ici, vous entendrez

parler de lui à grands coups de fusil à plombs !
Inconscient que vous êtes ! ».

Nick venait de se réveiller de son horrible cauchemar. C'était l'été dans son village et il avait dormi dans l'herbe où ses amis l'avaient laissé, résultat de la cuite prise la veille. Il se pinça et dit à Pat' « Excusez monsieur, j'ai du m'endormir saoul et bête ». Et il partit dans le matin chaud car il faisait déjà 26 degrés en Champagne à cette époque de l'année.

« L'orage qui éclate n'est-il pas superbe en cette belle saison d'hiver trop court et de chaleur inusitée ? »

« Mais vous m'embêtez avec vos mots pas tendres, je vous conspue ! »

« Mais pourtant il est des voûtes pyramidales qu'on ne peut atteindre qu'une seule fois dans sa vie, alors il faut en profiter ! »

« Je vous maudis, m'entendez-vous, je vous maudis ! Il n'est pas d'espace aussi furibond que celui qui règne en l'instant dans mon cerveau ! »

« Glace et givre, soleil et prés, mer et vent, tout est ici invitation à valser dans les odeurs et les nectars naturels. A bas le matérialisme ! »

« Gloussez ! Gloussez ! Les vrais, les bons seront vengés, même sous la terre, entiendido ? »

« Feux follets, ballerines d'Italie, Guenièvre, Genièvres, genévriers et oléarias en virgules douce à la feuille, étouffez mon âme, étouffez ma bouche ! »

« Mais ma parole, il étouffe vraiment de bonheur ! S'en est trop : je porte plainte au scaphandrier sur le bateau ! »

« Ô plumes je vous aime, et vous délirez du ciel de Venise : je ne vous désire que trop, que plus, que

encore et encore. Je dis vraiment et sincèrement :
« Immer, immer ! »

« J'ai écorché le scaphandrier sur le bateau et j'ai pelé un mouton en les pinçant à chaque fois que j'ai pu : alors vexé ? »

« Oh que non, j'aime, délices et délices, travaux, économies, bazars, politiques moustachus ou imberbes, réversibilités monacales ! J'aime et j'aime encore, malgré les moutons pincés et les scaphandriers écorchés ! »

« Alors je prends un pilier de soleil, une couronne de gaufre chaude et chocolatée en guise de goûter et un camembert parmi les meilleurs pour manger avec vous, et je m'en vais faire un tour voir ce que donne vos joies »

« Mais vous rentrez dans moi ! Ô mon Dieu ! Ô Amour ! Amour ! Il, oui : il rentre en moi et me dit tout, et me dit tout ! »

« Ou ça ? » dit Dieu haut perché qui refermait sa braguette après avoir fait tomber la pluie sur le monde.

« Dans les oreilles voyons, dans les oreilles ! Ou plutôt devrait-on dire : « dans les oreilles écoutons ! Dans les oreilles écoutons ! Il me dit tout ! Il rentre en moi ! Il veut et désire ce que je veux et désire ! Ô ! Ô ! »

« Quelle musique étrange ! »
« Mon Dieu mais c'est du Bach »
« Oui l'art de la fugue par André Isoir »
« Ô nous marchons dans une église alors »
« Oui une église où tout pleure »
« Quoiqu'André jouait peut-être dans un studio
arrangé à sa convenance et à ses oreilles »
« Ses oreilles délicates »
« Oui ses oreilles délicates »
« Cela dit la première fugue se termine déjà, à
suivre (le bruit du CD dans l'ordi fait un bruit fou,
c'est très perturbant !) »
« En plus ces premières fugues sont très douces,
elles sont jouées piano »
« Montons un peu le son »
« Oui montons un peu le son »
« Et asseyons-nous bien, enfin je veux dire :
correctement »

Le dauphin sauta et fut rejoint par un chant mais le
dauphin dit non au chant et le chant retourna d'où il
était venu.

Le recueil de poèmes se termina par ce mot :
« point », et il n'y en eu d'autres.

La naissance fut vertigineuse et emballante, les éléphants sous-marins finissaient de manger les cannibales trouvés au beau milieu de la flore tropicale, mon dieu le suicide se suicida et il n'y eut plus que des vivants qui ne se suicidèrent plus, on fit avec la naissance de ce coloquinte une affaire d'argent et les banques approuvèrent avec leurs yeux dans les billets en guise de lunettes parachutées et offertes au creux de l'amour qui revint et revint sur le ciel qui se dressa sur douze autres ciels et le poème se termina par ce mot : « point »

« Alors nous repartîmes dans la tendresse éminente des cierges de la grande église de Jean-Sébastien Bach »

« Et les mots à nouveau furent doux, et le poème commença par « Tout d'abord »

Le colocataire en a marre que ses colocataires lui pourrissent la vie.

La cheville n'aime pas que l'on lui hérisse sa queue, qui sert par ailleurs à balayer d'un coup de fourreau magique les coins où gisent les araignées.

Mais les trésors n'aiment pas qu'on les trouve car ils étaient bien contents d'être là où ils étaient.

Et les aventuriers cherchent cesdits trésors, alors allez comprendre...

Les trésors et les aventuriers se mirent d'accord et ils tombèrent amoureux les uns des autres.

Magnifique plongée du fétu de paille en septembre lorsque l'on dit et l'on écrit, au début d'un poème : « Tout d'abord, je voudrais dire »

Sous le lit les enfants rêvent parfois en se disant des mots tous bas que les grandes personnes ignorent.

Mais l'accent circonflexe se promène au-dessus de ce lit et se moque bien de ce que les enfants se disent car finalement, un accent circonflexe, ça se fatigue à force de voler (ce sont les ailes de l'accent circonflexe qui s'envolent mais si si !), et l'accent circonflexe prend ainsi la place des enfants sur le lit où il s'endort et rêve (qu'il s'envole et tombe amoureux d'une accente circonflexe)

« Tout d'abord, il est évident que » abrégé le poème.

Mais gare à vous si je vous y prends encore : galopins !

Et l'hippocampe s'enfuit dans son eau couleur de vitrail.

Vitrail, ça fait un bail que t'as pas baillé, pourtant, dans cet église, tu dois t'ennuyer.

« Tout d'abord, oui, ensuite, non et enfin : peut-être »

Qmdkfjllqdsfjmqkjdqmlkjdfmlqkjqfqlmjfdmqkldjf
qmlkdfjqmlfjkq : Régala ! Régala d'écrire cela qui n'a pas été fauché par le vanneur de blé, qui d'ailes passagères volez (Du Bellay, qui n'a jamais commencé un poème par « Tout d'abord », je tenais à le préciser.

« Regardez comme ils sont mignons »

« Normal, ils sont les Rois Mignons, hommage aux tombeaux et aux décrépitudes qui sont le nez au ciel, puis le nez au milieu, puis le nez rabaissé, puis le nez au sol puis tout le corps s'envole en bas : Ô trompes de la mort ! Eminentes perverses ! Marquises sadiennes on ne peut plus ! cornes trempées dans l'aigu ! Sang ! Voix qui corrompt tous les hommes ! Voix de Bach ! Les cornes ! Non, tout simplement le

lecteur et l'écrivain, la boîte et le sol, le joug et l'infâme poitrail, le querrellement des égaux ou sa conjuration, l'histoire dramatique, le ciel sans manteau, accouché, pendu, mordu, prendre le temps, regarder les fleurs, regarder ses mains, se contrôler, s'allonger mais pas dans un lit non, s'allonger, voir son corps s'allonger et se mouvoir comme une crêpe emportée dans les airs.

« Tout d'abord, je voudrais dire stop ! Halte aux faux discours ! Tout d'abord je voudrais finissons ! Et terminons ! Et rangeons (nos affaires), car 2010 sera l'année du travail bien fait (travail sur soi, travail sur les autres, travail au sens économique, travail au sens sexuel, au sens amoureux, au sens repos bien mérité, etc...

Et le poème de s'autodétruire pour renaître et prononcer ces mots connus de tous : « De la musique avant toute chose et, croyez-le bien... »

Lorsque ces couples se marièrent, ils n'envisagèrent rien de bien particulier pour pimenter leur vie commune. C'est à peine s'ils ne se contentaient pas du passage quotidien des canards dans la rivière de leur bourgade. Ils ne mettaient jamais poules dans leur basse-cour ou lapereaux dans leurs clapiers. Non, tout juste et à peine une oie, une grande oie sauvage qui courait et s'encanaillait en jouant avec leur chien. Il y avait aussi un chat. Voilà c'est à peu près tout ce qu'ils y'avait dans la ferme de ces couples : une oie, un chien et un chat. Peut-être allaient-ils acheter un cheval de pure race en octobre mais cela n'avait pas encore fait l'objet d'accords réciproques. Pourtant nous leur avions légué tout notre argent. Alors pourquoi ne pas l'investir, en faire un métayage, un usufruit, mais non ! Ils y étaient bien dans leur ferme où c'est qu'il n'y avait qu'une oie sauvage qui jouait dans la mare non loin de cages à lapins vides et à l'intérieur de la basse-cour vide elle aussi. Et donc l'oie sauvage seule jouait dans le jardin et tournait autour de la petite mare, et mangeait bien, et dormait bien. Quelle oie, mon dieu quelle oie. Les couples finirent à la longue par trouver bien terne leur vie à deux, et pour reprendre un peu d'entrain et de goût aux plaisirs lubriques, ils parlaient de leur oie

sauvage. Ils en parlaient de manière révérencieuse, presque commisérative. Leur oie sauvage était-elle leur enfant ? Un enfant qu'ils s'inventaient jour après jour, n'ayant pas grand-chose d'autre à mettre dans leur vie pour la faire étinceler et semblant d'ailleurs ne pas en avoir envie. Leur vie était paisible, et qui plus est, encore plus paisible avec l'oie. Ainsi, nos couples, lorsqu'ils nous rendaient visite, avaient coutume de nous dire : « à la ferme, tout va bien, l'oie va bien et s'entend bien avec le chien et le chat ». Mais le chien et le chat préoccupaient peu tous ces tourtereaux et ils n'avaient que des mots pour leur oie sauvage. « Oui, elle est notre enfant, cette oie, disons-le franchement, nous voulons en faire notre loi, et même notre roi, le roi et la loi ensemble sous notre toit pour l'oie ». Nous leur demandions si ils leur avaient donné un nom, ne serait-ce que de baptême, mais ils nous répondaient que c'était inutile et qu'ils l'appelleraient notre oie, que parfois même ils allaient vers elle et lui disaient : « Ô toi notre oie, notre loi, notre bon roi, comment vas-tu, ou vas-tu ? ». Et puis aussi : « passe une bonne journée, n'oublie pas de faire ta sieste, lave toi bien la bouche avant que de t'endormir ».

Mais ces couples sont vieux maintenant, et l'oie plus vieille encore, alors ils ont tendance à se décourager facilement, leur amour mutuel se tarissant de jour en jour. D'autant que chien et chat étaient morts depuis quelques mois.

Alors, ils décidèrent un beau jour de partir de la ferme. L'oie et eux iraient dans un pays de soleil et de cocagne, finir leur jour dans la joie et la fête, car une ferme où il n'y a qu'une oie et des couples tristes, c'est trop bête.

L'oie, dans le nouveau pays où ils étaient allés, avait retrouvée une seconde jeunesse, d'après ce que nous annonçaient leurs lettres régulières, elle dansait dans les basse-cours avec des poules, des lapins, des chevaux, des moutons, j'en passe et des meilleurs, cependant que nos couples s'aimaient d'un amour ardent, ayant copiné avec leurs voisins fermiers qui avaient plein-plein-plein d'animaux et, parmi eux, une oie qui elle aussi faisait la loi et le roi dans la basse-cour. Vraiment, c'était l'harmonie parfaite, et cette bonne société marchait bien. Elle avait écrit une constitution de la République de l'oie qu'elle avait affichée à l'entrée des deux fermes :

« Article 1 : Toutes les oies naissent libres et égaux en droits, et leurs propriétaires également.

« Article 2 : Toutes les règles de nos deux fermes reposent sur la bonne entente et la cordialité entre les oies et leurs maîtres, cependant et pour faire comme il est de coutume mystérieuse et non rationnellement explicable, ce sont les oies qui font la loi et sont rois en ces deux dites fermes.

« Article 3 : Les visiteurs sont invités à respecter les oies, qui ne parlant pas et fuyant souvent à l'approche des passants, ne sauraient par-là même faire respecter leurs lois et régner sur leur royaume.

« Article 4 : Personne ne sera admis à rompre le pacte de la loi des oies, et le droit au soulèvement et à l'insurrection à l'encontre de ceux qui rompent ce pacte est expressément garanti par cette présente constitution.

Un jour, j'avais demandé à tous ces couples pourquoi ils s'étaient entêtés à assurer à leurs oies des prérogatives royales, donc exécutives, mais aussi